

INCANDESCENCES

Du même auteur

Un pied au paradis
Éditions du Masque, 2009
Le Livre de Poche, 2011

Serena
Éditions du Masque, 2011
Le Livre de Poche, 2012

Le Monde à l'endroit
Éditions du Seuil, 2012
et « Points » n° P3101

Une terre d'ombre
Éditions du Seuil, 2014
et « Points » n° P4025

RON RASH

INCANDESCENCES

nouvelles

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR ISABELLE REINHAREZ

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Marie-Caroline Aubert

Titre original: *Burning Bright*
Éditeur original: Ecco (HarperCollins)
© 2010, Ron Rash
ISBN original: 978-0-06-180412-0

ISBN 978-2-02-110983-2

© Éditions du Seuil, avril 2015, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Sue Holder Rash

I

Les temps difficiles

Jacob se tenait à l'entrée de la grange, il observait Edna qui sortait du poulailler. Elle avait les lèvres pincées, c'était donc qu'on leur avait encore pris des œufs. Il leva les yeux vers la ligne de crête et jugea à vue de nez qu'il était huit heures. À Boone la matinée devait être déjà bien avancée, mais ici la lumière était encore mouchetée d'ombre et la rosée mouillait ses brodequins. «Ce vallon-là est si bougrement sombre qu'y faut y faire entrer la lumière au pied-de-biche», avait coutume de dire son père.

Edna montra d'un signe de tête le seau à œufs qu'elle avait à la main.

«Rien sous la Bantam. Ça fait quatre jours de suite.

– Peut-être que le vieux coq l'est plus trop câlin avec elle.»

Il attendit de la voir sourire. Lorsqu'ils avaient commencé à se fréquenter, des années auparavant, c'était le sourire d'Edna qui l'avait le plus charmé. Son visage tout entier rayonnait, comme si la courbe de ses lèvres déroulait une vague lumineuse de la bouche au front.

«Vas-y, plaisante donc, lança-t-elle, mais vu le peu d'argent qu'on a, ça compte. Et ça compte peut-être au

point que tu auras ou non cinq cents à gaspiller pour ton journal.

– Y en a beaucoup qui sont plus à plaindre. Jette un coup d’œil en haut du vallon et tu verras que je dis vrai.

– On peut encore finir comme Hartley.» Edna regarda au-delà de Jacob, à l’endroit où la route se terminait et où commençait le sentier de débardage laissé par l’entreprise d’exploitation forestière. «Ça doit être son galeux de chien qui nous vole. Ce cabot a une tête de gobeur d’œufs. Il passe son temps à rôder dans le coin.

– Tu n’en sais rien. Je continue à croire qu’un chien laisserait des traces sur la paille. J’en ai jamais vu un qui fasse autrement.

– Quoi d’autre ne prendrait que quelques œufs? Tu l’as dit toi-même, un renard ou une belette auraient tué les poulets.

– J’vais aller y voir», dit Jacob, sachant qu’elle se tracasserait pour les œufs perdus toute la journée.

Même si chaque poule pondait trois œufs par nuit au cours des prochains mois, ça n’y changerait rien. Edna aurait toujours le sentiment d’une perte que rien ne viendrait compenser. Jacob tâcha d’être généreux, se souvint qu’elle n’avait pas toujours été comme ça. Pas avant que la banque leur prenne le pick-up et presque tout leur bétail. Ils n’avaient pas tout perdu comme certains, mais ils en avaient perdu pas mal. Edna semblait toujours sur le qui-vive lorsqu’elle entendait un véhicule remonter le chemin de terre, comme si le banquier et le shérif venaient leur prendre le reste.

Edna emporta les œufs à la cabane garde-manger tandis que Jacob traversait la cour et entrait dans le poulailler en

ciment. L'odeur de fiente alourdissait l'air. Le coq était déjà dehors, pourtant les poules caquetaient en sourdine dans leurs pondoirs.

Jacob souleva la Bantam et la posa par terre. Sur la paille il n'y avait ni bribes de coquille, ni albumen, ni bavure de jaune d'œuf. Jacob savait qu'il pouvait s'agir d'un nuisible à deux pattes, mais les temps avaient beau être durs il n'avait jamais vu personne voler à Goshen Cove, et surtout pas Hartley, le plus pauvre de tous. D'ailleurs, qui donc se contenterait de deux ou trois œufs quand il y en avait deux douzaines de plus? Et des œufs de la Bantam, par-dessus le marché, qui étaient plus petits que ceux qu'on trouvait sous les Rhode Island et les Leghorn. Là-bas dans la grange, Jacob entendit la Guernesey pousser un mugissement pressant. Il savait qu'elle attendait déjà à côté du tabouret à traire.

En sortant du poulailler, il vit les Hartley descendre le sentier de débardage. Ils parcouraient à pied deux fois par semaine les trois kilomètres qui les séparaient de Boone, chacun d'eux, même l'enfant, chargé de feuilles de galax. Jacob les regarda s'engager sur le chemin, des nuages de poussière grise s'élevant autour de leurs pieds nus. Hartley portait quatre ballots en toile de jute bourrés de galax. Sa femme deux, et l'enfant une. Avec leurs vêtements en loques pendant sur leurs corps efflanqués, on aurait cru des épouvantails en route pour un nouveau champ de maïs, tirant leurs biens derrière eux. Le chien était sur leurs talons, aussi squelettique que ceux qu'il suivait. Pour Hartley, les feuilles de galax étaient ce qui se rapprochait le plus d'une récolte, car sa terre n'était que cailloux et

escarpements. « On ne pourrait même pas faire pousser un ongle de pied sur la terre de Hartley », avait dit un jour Bascombe Lindsey. C'était sans importance tant que la scierie avait tourné, mais lorsqu'elle avait fermé ses portes les Hartley n'avaient plus eu qu'une vieille vache à lait au dos creux pour les nourrir, ça et le galax, qui leur valait des échanges de quelques dizaines de cents de marchandises à l'épicerie-bazar Mast. Jacob savait, grâce aux journaux du dimanche qu'il achetait, que les temps étaient durs partout. À New York, des riches avaient perdu tout leur argent et sauté du haut des immeubles. Des hommes allaient de ville en ville dans des wagons de marchandises en quémandant du travail. Mais il était difficile de croire qu'aucun d'eux était plus démuné encore que Hartley et sa famille.

Quand celui-ci aperçut Jacob, il fit un signe de tête mais ne ralentit pas l'allure. Ils n'étaient ni amis ni ennemis – voisins dans ce sens que Jacob et Edna étaient les personnes les plus proches dans le vallon, même si plus proches signifiait presque un kilomètre. Hartley était arrivé du comté de Swain huit ans plus tôt pour travailler à la scierie. L'enfant était encore un bébé, et l'épouse avait alors plusieurs dizaines d'années de moins que la vieille ratatinée qui marchait maintenant à côté de la fille. Ils seraient passés sans autre marque de reconnaissance, sauf qu'Edna sortit sur la galerie.

« Votre chien, là, c'est-y un gobeur d'œufs ? » demanda-t-elle à Hartley.

Elle ne cherchait peut-être pas à se montrer accusatrice, mais ses paroles l'étaient.

Hartley s'arrêta au milieu de la route et se tourna vers la galerie. Un autre que lui aurait posé les ballots, mais il n'en fit rien. Il les garda à la main comme s'il les soupesait.

« Pourquoi donc que vous posez la question ? »

Ces mots furent prononcés sans colère ni défiance. Jacob fut frappé de constater que même la voix de cet homme avait été usée au point d'en avoir perdu tout relief.

« Y a quelque chose qu'est entré dans notre poulailler et qui nous a volés, dit Edna. Rien que les œufs, c'est donc ni un renard ni une belette.

– Alors pour vous c'est mon chien. »

Edna ne répondit pas et Hartley posa ses ballots. Il tira un grand canif de sa salopette en lambeaux. À mi-voix il appela le chien, qui se faufila jusqu'à lui. Hartley mit un genou en terre et referma sa main gauche sur le cou de l'animal tout en lui appliquant la lame contre la gorge. La fille et l'épouse se tenaient parfaitement immobiles, le visage aussi lisse que de la pâte à pain.

« Je crois pas que c'est votre chien qui vole les œufs, intervint Jacob.

– Mais vous en êtes pas sûr. Ça se pourrait », dit Hartley.

Le chien leva la tête alors que l'index de Hartley lui frictionnait la base du crâne.

Avant que Jacob n'ait eu le temps de répondre, la lame passa vivement sur la trachée du chien. L'animal n'aboya pas, ne grogna pas. Il s'affaissa simplement entre les mains serrées de Hartley. Du sang obscurcit la route.

« Maintenant vous en serez sûr », conclut Hartley tout en se relevant.

Il souleva la bête par la peau du cou, traversa la route et l'étendit dans les mauvaises herbes.

« Je le prendrai ce soir, au retour. »

Il ramassa ses ballots et se remit à marcher, son épouse et sa fille le suivirent.

« Pourquoi a-t-il fallu que tu lui dises quelque chose ? » remarqua Jacob quand la famille eut disparu au bout de la route.

Il regardait fixement l'endroit dans les mauvaises herbes où les mouches et les petites guêpes maçonnes commençaient à se rassembler.

« Comment savoir qu'il ferait un truc pareil ? dit Edna.

– Tu sais bien que c'est un orgueilleux. »

Jacob laissa ces paroles flotter dans l'air. En janvier, quand deux pieds de neige avaient bloqué presque tout le monde chez soi, il avait remonté à cheval le sentier de débardage, une épaule de porc salée attachée à la selle. « On pourrait bientôt nous-mêmes en avoir besoin, de cette viande », avait remarqué Edna, mais il était parti quand même. Quand il était arrivé à la petite maison en rondins, il avait trouvé les membres de la famille mangeant autour de la table en planches. Les bols en bois devant eux contenaient un épais liquide bosselé de quelques petits bouts de lard. Le seau à lait suspendu au-dessus du feu était rempli du même gruau de couleur grise. Jacob avait posé l'épaule de porc sur la table. La viande dégageait une forte odeur de fumée de bois, et la femme et l'enfant déglutissaient à chaque seconde pour cacher qu'elles salivaient. « J'ai pas d'argent pour l'acheter, avait dit Hartley. Alors merci de reprendre votre viande et de vous en aller. » Jacob était

parti, mais après avoir refermé la porte il avait déposé le morceau de porc sur la galerie. Le lendemain matin, il avait trouvé la viande sur son seuil.

Jacob laissa errer son regard au-delà du chien de Hartley, de l'autre côté de la route, sur l'arpent de maïs où il travaillerait jusqu'à l'heure du souper. Il n'avait pas encore biné un seul rang mais se sentait déjà rompu de fatigue.

« Je voulais pas que ce chien se fasse tuer, dit Edna. C'était pas mon idée.

– Comme c'était pas ton idée que Joel et Mary s'en aillent et ne remettent plus jamais les pieds ici. Mais c'est bien ce qui est arrivé, pas vrai ? »

Il tourna les talons et partit au bûcher prendre sa binette.

Le lendemain matin, le chien n'était plus sur le bord de la route et il manquait encore des œufs. C'était samedi, Jacob descendit à cheval à Boone, pas simplement pour chercher son journal mais pour parler aux fermiers âgés qui se réunissaient à l'épicerie-bazar Mast. Sur son cheval, il repensa au matin, six années plus tôt, où Joel avait laissé tomber par terre son bol de porridge. Étourdissement, mais les gamins de douze ans sont étourdis. C'était ça aussi, être un enfant. Edna avait forcé le garçon à manger son porridge à même le sol avec sa cuillère. « Ne le fais pas », avait lancé Mary à son petit frère. Mais il l'avait fait, en gémissant de bout en bout. Mary, qui avait seize ans, s'était enfuie quinze jours plus tard. *Je ne reviendrai jamais, même pas en passant*, annonçait un mot laissé sur la table de la cuisine. Mary avait tenu parole.

En entrant à cheval dans Boone, Jacob aperçut leur pick-up qui avait été saisi par la caisse d'épargne garé près du tribunal. C'était un véhicule fait pour transporter les récoltes en ville, en rapporter des blocs de sel, de l'engrais et du fil de fer barbelé, mais il avait pensé que pas un cultivateur n'aurait de quoi l'acheter à la vente aux enchères. Peut-être un commerçant ou un employé du comté, se dit-il, quelqu'un qui se servait encore d'un portefeuille plutôt que du porte-monnaie comme celui dont il sortit alors une pièce de cinq cents, après avoir attaché son cheval au poteau.

Jacob poussa la porte du magasin. Il fit un signe de tête aux vieux et posa sa pièce sur le comptoir. Erwin Mast lui tendit le *Raleigh News* du dimanche précédent.

«Je suppose qu'y a pas de courrier? demanda Jacob.

– Non, rien cette semaine», répondit Erwin, qui aurait pu ajouter «pas plus que le mois dernier ni même l'année dernière».

Joel était dans la marine, en station quelque part dans le Pacifique. Mary vivait avec son mari et leur enfant dans une ferme du comté de Haywood, à une centaine de kilomètres de là, mais elle aurait pu être en Californie, pour ce que Jacob et Edna communiquaient avec elle.

Jacob s'attarda un instant à côté du comptoir. Quand les vieux marquèrent une pause dans leur conversation, il leur parla des œufs.

«Et t'es sûr que c'est pas un chien? demanda Sterling Watts.

– Oui. Y avait pas une éclaboussure ni un bout de coquille sur la paille.

– Les rats mangent des œufs, suggéra Erwin de derrière son comptoir.

– Y resterait quand même quelque chose, dit Bascombe Lindsey.

– Y a qu'un seul truc que ça peut être, lança Sterling Watts d'un ton péremptoire.

– Et c'est quoi? demanda Jacob.

– Un gros serpent ratier jaune. Ils t'avalent deux ou trois œufs tout rond sans en laisser tomber une goutte.

– À ce qu'on m'a dit, reconnut Bascombe. Jamais vu ça, mais c'est ce qu'on m'a dit.

– Moi, y en a un qu'est entré dans mon poulailler, reprit Sterling. Et y m'a fallu pas loin d'un mois pour piger comment attraper cette saloperie.

– Comment ça? demanda Jacob.

– J'suis allé à la pêche.»

Ce soir-là, Jacob bina son maïs jusqu'à la nuit. Il dîna, puis partit au bûcher où il dénicha un hameçon. Il y noua trois mètres de ligne et s'en fut au poulailler. Il y avait un œuf sous la Bantam. Jacob le prit et perça un trou aussi petit que possible en se servant de l'ardillon. Il introduisit lentement l'hameçon tout entier dans l'œuf, puis attacha le fil à la tête d'un clou, derrière le pondoir. Trois mètres, avait dit Watts. Pour que le serpent ait bien avalé l'œuf avant qu'une ligne tendue lui fiche l'hameçon dans la chair.

«Compte donc pas sur moi pour aller là-bas demain matin m'occuper d'un serpent», dit Edna lorsqu'il lui expliqua ce qu'il avait fait.

Elle était dans le rocking-chair, les jambes couvertes d'une courtepointe en patchwork. Il lui avait fabriqué ce fauteuil pour qu'elle s'y assoie quand elle était enceinte de Joel. Il était en bois de merisier, pas ce qu'il y avait de plus pratique pour les meubles, mais il avait voulu qu'il soit joli.

« Je m'en occuperai », dit Jacob.

Pendant un moment il la regarda coudre, le mince fil bleu consolidant le biais du patchwork à motif patte d'ours. Edna travaillait depuis l'aube, mais ne s'arrêtait toujours pas. Jacob s'assit à la table de la cuisine et déplia le journal. En première page, Roosevelt disait que les choses allaient mieux, mais le reste des nouvelles démontrait le contraire. Des grévistes avaient été abattus dans une filature de coton. Des hommes dont le seul crime était de s'être cachés dans des wagons de marchandises pour aller chercher du travail avaient été frappés à coups de matraque par des policiers et des hommes de main à la solde des chemins de fer.

« Ce que tu as dit ce matin, que c'était moi qui avais fait déguerpir Joel et Mary, remarqua Edna sans que son aiguille s'arrête pendant qu'elle parlait, c'étaient de méchantes paroles. Ces gamins, pas une seule fois dans leur vie ils ont eu faim. Leurs vêtements étaient proprement rapiécés, et ils avaient des souliers et un manteau. »

Il savait qu'il aurait dû laisser passer, mais l'image du couteau de Hartley tranchant la gorge du chien était restée coincée dans sa tête.

« T'aurais pu être plus indulgente avec eux.

– Le monde est dur. Ils avaient besoin de le savoir.

– Ils l'auraient découvert tout seuls bien assez tôt.

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2015. N^o 110983 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE

